

À son corps défendant
À mon corps défendant, à corps perdu

Martine Bonamy

Comme d'ordinaire, je passe le temps d'écriture à tenter de déployer ce qui reste oublié derrière ce qui s'est d'abord présenté. Ce temps est rythmé par les séquences d'ouverture et de fermeture de l'inconscient, à mon corps défendant ! Ce titre s'est imposé peu de temps après la demande de Francis Hofstein d'écrire un article sur le corps pour le premier cahier d'*Empreinte*.

La question du corps traverse le corpus théorique auquel le symptôme doit pouvoir être articulé, mais il n'en reste pas moins que ce corpus est au diapason de la clinique du corps, des corps. Corps qui se donne à voir, corps perforé, corps qui s'offre au spectacle, corps-performance, corps en quête d'intervention... corps en souffrance de corporéité.

D'autre part, l'instrumentalisation du corps dans le corps social soulève la question de son statut dans les modalités de communication. L'injonction à communiquer noie la parole dans des discours érigés en système, où se perd la responsabilité du sujet. C'est ainsi que le corps en question et la question du corps deviennent un point d'éthique : toute parole engage un rapport au réel du corps.

Plusieurs occurrences constituent le ou les préalables de cet écrit :

1. Prise d'effroi je le suis quelquefois, lorsque ce qui cause mes interventions est un frissonnement de l'être qui alerte... en-corps. S'échappe alors un dire qui prend son élan vocal de ce signe *per-su* par l'analyste. À ma surprise, ces interventions, apparemment incongrues, sont celles qui ouvrent avec force le champ ou le chant de l'interprétation par l'ébranlement signifiant ainsi provoqué.
2. Il est des affections du corps qui ne relèvent ni de la conversion hystérique – transfert corporel d'une expression fantasmatique – ni d'une structure psychosomatique – « gel » de l'articulation signifiante.
3. L'expression artistique donne figure aux fêlures de la traversée de la phase du miroir et/ou, s'affranchissant d'unité formelle, offre des traces tangibles du corps de l'artiste. La réflexion

trace ainsi la voie d'une déformation, d'une défiguration. Transfert, traduction latine de la métaphore, du corps à la toile, du corps à la sculpture... à l'œuvre.

4. Il arrive que le sentiment de honte accompagne l'inscription corporelle du symptôme. Honte liée aux traces du temps de confusion des corps ? « L'Autre, c'est le corps (...) le premier lieu où mettre des inscriptions » nous dit Lacan dans la leçon du 10 mai 1967, mais la lecture de ces inscriptions nécessite une différenciation entre le sujet et l'Autre.

5. Qu'est-ce qui fait que, quelquefois, nous avons une sensation de légèreté où, comme le souligne Didier-Weill, à l'instar du danseur, notre corps semble oublier la loi de la pesanteur¹ ?

1. À mon corps défendant

La locution adverbiale « à son corps défendant » signifie, selon la première édition du *Dictionnaire de l'Académie Française* en 1694 : « un homme a fait quelque chose en son corps défendant, pour dire, qu'il l'a faite contre son gré pour éviter un plus grand mal ». Et, selon le *Littré*, « en résistant à une attaque : s'il l'a tué, c'est à son corps défendant », le corps devant être vu comme l'individu, la personne, et pas seulement comme l'enveloppe physique, opposée à l'âme.

La locution est aujourd'hui à entendre au sens où c'est contre son gré que la personne qui s'est défendue a fait du mal à autrui, parce que c'était le seul moyen pour elle de se protéger. De quel « plus grand mal » l'atteinte corporelle protège ? « À mon corps défendant, malgré moi » sont des expressions qui sont des indices d'impuissance face à ce qui arrive, le « heur » ne relevant ni du bon (bonheur) ni du mal (malheur), mais d'un réel auquel nous sommes tenus, de structure. Le fait que cette part de réel dans certains cas s'enkyste de façon singulière en un « idiolecte » corporel n'est pas nouveau. Mais elle nécessite la prise en compte d'une alerte qui doit obliger l'analyste à une écoute particulière.

2. Introduction théorique

Dès avant sa naissance, des signifiants régnant en « maître » s'imposent à l'infans selon une « obscure autorité ». En effet, les premières expériences de satisfaction engagent, mettent en gage plus précisément, le corps de l'enfant dans la demande-désir de la mère. De cette rencontre corporelle, à travers les soins liés à un état inaugural de dépendance et de prématurité, se partage une jouissance. Ce temps est ponctué par l'impact de la prise langagière sur le corps.

¹ A. Didier-Weill, *Lila et la lumière de Vermeer*, Paris, Denoël, 2003.

Se détachent ainsi de façon corporellement élective certains signifiants qui vont tracer une cartographie personnelle.

Ainsi, la langue parlée noue avec le corps des empreintes façonnées par « une coalescence entre réalité sexuelle et langage² ». Traces scripturales qui inscrivent les hiéroglyphes d'une histoire à l'insu de l'« assujet » dans un désordre qui ne répond pas encore à une temporalité diachronique. Histoire dont la source réside en ses pointillés de Réel.

Tant qu'il est à cette place d'enfant parlé, étranger à lui-même, il est aliéné aux signifiants de l'Autre. Son corps est ainsi pris dans les mots de l'Autre. La maladie infantile est une des modalités pour s'en échapper. Le corps, déjà, se « défend » d'un discours perçu comme intrusif (le code du langage) et abusif (message maternel).

Une présence-instance, obligée des lois du langage, passeur de la jonction entre impossible de tout dire et inter-dit, permettra une sortie partielle de l'assujettissement à la « *lalangue* ».

Jusqu'alors le Nom-du-père permettait de pacifier avec la faute primitive de ne pouvoir être tout pour l'Autre. Il ne faut cependant pas totalement s'y fier, car il n'est qu'un fonctionnaire au service de la loi du langage ! Et dont la fonction peut être occupée par un Autre.

Cette présence tierce délivre, par et en son nom et « non », de l'immédiateté d'une jouissance anéantissante. Il inter-dit, c'est-à-dire pose, impose et s'expose entre mère et enfant. Mais il ne relaie pas tout. Le mythe paternel est mité³ ! et laisse des séquelles dont nous pouvons avoir une idée, par exemple lorsque les corps atteints par les vicissitudes de la vie ne s'autorisent pas à s'exposer de la même façon s'ils sont accompagnés ou non.

Ce « principe paternel⁴ » introduit une temporalité diachronique et, à son corps défendant, le sujet entre dans la dialectique des signifiants.

Dans le meilleur des cas, il consent à la perte d'un « paradis » (affects, sensations corporelles qui ne peuvent se dire), car la soumission active aux lois du langage dont il se fait l'obligé circonscrit « une livre de chair ». Ce reste ouvre la voie d'une nostalgie variable. C'est ainsi que commence l'inépuisable d'une quête d'amour dont la déception peut aller jusqu'à s'écraser dans l'absorption de substances : conduites addictives qui altèrent le corps de l'impossible consentement à cette perte de jouissance.

2 J. Lacan, « Conférence de Genève sur le symptôme » (1975), dans *Bloc-Notes de la psychanalyse* n°5, 1985, pp.5-23.

3 C. Dumézil, B. Brémont, *L'invention du psychanalyste, Le trait du cas*, Toulouse, érès, 2010, et B. Brémont, « Le désir d'analyste : un désir faustien ? » dans *Analyse Freudienne Presse N°11*, Paris, L'Harmattan, 1995, p.25.

4 J.-P. Lebrun, *Un immonde sans limite*, Toulouse, érès, 2020.

En consentant qu'une présence tierce relaie et déleste la demande maternelle du poids d'une jouissance, l'enfant est introduit dans la chaîne du langage avec ses lois de substitution et de déplacement (métaphore et métonymie). Ainsi, le sujet échappe au danger de « statufication » (assignation à une représentation de l'ordre de « tu es Ceci, tu es Cela... ») par l'intermédiaire d'un Autre qui soutient l'écart⁵ entre le vécu corporel des premières expériences, sa signification imaginaire et la régulation langagière.

S'éclipsant d'une fixation significative (« je ne suis pas cela ») en refoulant la signification phallique d'une jouissance partagée, le sujet paie cette existence (ex-sistere) d'une « douleur⁶ », car dorénavant, rien d'autre que le vide d'objet ne l'assure.

Pour faire avec ce vide et cette part de lui-même non corporéisée⁷, ce candidat au désir se soutient d'un « objet » découpé dans la relation à l'autre, objet neutre (du latin *neuter*, ni à l'un ni à l'autre). Cet objet est tricoté d'un réel impossible, d'une image leurrante et du « support matériel que le discours concret emprunte au langage⁸ ». Il masque le trou laissé par cette Chose inatteignable dès lors qu'elle est éjectée de son support par la mise en mots. Cet objet soutient le rapport du sujet à ce qu'il n'est pas, mais pas sans laisser des traces de son passage (« je ne suis pas que cela »).

Cet objet neutre, vide, fictif, découpé selon un pochoir érogène devient l'objectif ou la fenêtre sur la réalité, dont les vitres opacifiées masquent le réel. C'est ainsi que les prises de vue sont orientées par ce qu'il suppose du désir de l'autre. En effet, le sujet résiste à la perte de sa référence au désir de l'autre en tant qu'identifié et ne consent pas facilement à sacrifier cette livre de chair « incorporisable ». Le symptôme est la marque de cette difficulté à habiter l'écart entre spéculaire, spéculations et ab-sens. Il scelle l'impossibilité névrotique de ne pas braquer de façon univoque l'Autre dans une incessante quête de confirmation du « malheur » dont il souffre : être, pour l'a/Autre, cette chose déchue faute d'être chue, comme le dit si bien Raymond Devos⁹. C'est bien ce qui, dans « le mal-entendu », sera privilégié et sustentera le symptôme. Le négatif prend alors corps d'un arrêt sur signifiant¹⁰. Arrêt qui en stoppe la dynamique des possibles substitutions. Se déploient ainsi les identifications imaginaires dont le

5 J. Lacan : « Le sujet... ça parle de lui, et c'est là qu'il s'appréhende, et ce d'autant plus forcément qu'avant que du seul fait que ça s'adresse à lui, il disparaisse comme sujet sous le signifiant qu'il devient, il n'était absolument rien. Mais ce rien se soutient de son avènement, maintenant produit par l'appel fait dans l'Autre au deuxième signifiant », « Position de l'inconscient », dans *Écrits*, Paris, Seuil, 1966, p.835.

6 Il est important de noter que douleur et deuil ont la même racine indo-européenne. La douleur doit pouvoir s'adresser à un a/Autre pour devenir souffrance. Pas de verbe conjugable pour dire la douleur.

7 Le consentement à la loi du langage dessine un objet qui n'a d'image que vide pointant son inaccessibilité et sa non spécularité ; d'où se sculpte ce que nous nommons corps pas sans les débris qui giclent du maniement du burin

8 J. Lacan, *op.cit.*, p.495.

9 « Le savoir choir ».

10 Arrêt sur « malheur » au lieu de décliner mal-heur, bon-heur par exemple.

sujet aurait à se disjoindre tout en s'y appuyant pour habiter l'écart entre spéculaire, spéculations et ce qui s'en échappe...

S'échapper du trauma sexuel à l'origine de sa vie psychique, en consentant à prendre la voie langagière pour y véhiculer son manque à être, est une opération qui laisse des cicatrices selon une cartographie du tracé pulsionnel : les pulsions partielles-reprises au niveau du corps du « *trésor du signifiant* » inscrivent une jouissance, empreinte du lien de l'objet à un Réel à partir duquel il s'est fomenté.

Comme ces traces laissées en-corps en attente de lecture ne pourraient se dévoiler qu'en présence transférentielle, il serait intéressant d'interroger, au-delà de la place vide qu'offre le psychanalyste en fonction, ce qui « accroche », le déclic du transfert du côté de cette empreinte, de « l'enforme » de « a ». Restent cependant imprimés en lui les invariants de cet objet¹¹. Ce qui permet à l'autre, l'analysant de venir transférer dans cet espace vide bordé de ces invariants son objet. En effet, cette part intraitée, intraitable est quelquefois l'occasion de surdité¹².

L'analyste, ce qui le minimum requis, doit entendre au-delà d'une grille de lecture qui, à son corps défendant, stigmatise quelquefois en « conversion » une version corporelle du « coup » du signifiant trop lourdement chargé du désespoir de l'autre. L'expression corporelle signe un appel à l'autre, tentant de « pro-voquer » une lecture Autre¹³. Une lecture où, passé le déroulé du mouvement qui ouvre à la vie psychique d'un névrosé de base, il faut aborder ce qui se joue dans ce temps d'advenue subjective et s'attarder sur les appuis symboliques manquants¹⁴.

3. Clinique

Nous témoignons ici d'une clinique où le sujet est animé par des idées suicidaires « *seule soupape permettant de résister à un anéantissement* », par un sentiment de « *non authentique* », la nécessité d'utiliser les écrits ou les idées des autres pour amorcer une pensée plus personnelle..., et enfin des affections corporelles par lesquelles il s'en remet à un autre, au risque qu'il ne trouve que des solutions intrusives. Le corps est vécu, par épisodes, comme un

11 Quelques fois d'ailleurs, cet objet se loge si bien dans le moule de ces invariants que cela participe, me semble-t-il, de l'impératif d'en parler au cours des séances du « trait du cas » (dans le meilleur des cas !).

12 On évoque souvent « le désir d'analyste » mais pas souvent ce qu'il en est ou reste de sa jouissance !

13 N'importe quel analysant ne rencontre ni ne reste avec n'importe quel analyste, sa cure fût-elle menée le plus loin possible.

14 J. Lacan : « Nous entendons montrer en quoi l'impuissance à soutenir authentiquement une praxis, se rabat, comme il est en l'histoire des hommes commun, sur l'exercice d'un pouvoir », « La direction de la cure et les principes de son pouvoir », *op.cit.*, p.586.

poids, un déchet voire une déchéance. La honte accompagne ces manifestations symptomatiques.

On pourrait évoquer une symptomatologie liée au faux-self, à une hystérie grave, à des troubles psychosomatiques, si cela ne risquait pas de faire obstacle à cette question essentielle : quel est cet « idiolecte » ? Peut-il s'entendre, se lire ? Quelle résistance rencontre-t-il chez l'analyste ? Il semblerait que le sujet, entre psychose et névrose structurelle, provoque, par son corps, un appel à une lecture que l'analyste ne peut pas toujours mobiliser. Ce qui rejoint la question du « pré-texte » transférentiel évoqué ci-dessus.

Jacqueline : « Pourquoi, cette nécessité incessante de retrouver ce bouleversement corporel, cette oppression d'angoisse récurrente, que seule la mort pourrait suspendre, cette sensation de ne pouvoir rester en lien dès lors que j'entr'aperçois un danger ? Quel est ce danger où d'un coup, tout vacille et je suis ramenée n'être qu'une boule de sensations anéantissantes ? »

C'est alors que des images récurrentes apparaissent et, tel l'éclair, sidère cette analysante d'une lumière inattendue : elle revit une petite fille sidérée par le spectacle où dominaient les signifiants « lugubre, sale, odeur fétide irrespirable, loque dégoulinante d'horreur », puis par le souvenir du corps de l'a/Autre, traversé de sanglots percutant son corps, sa voix et son regard, et par ces mots : « Qu'allons-nous faire ma petite fille ? » Là, le souvenir s'évanouit tandis que la sensation corporelle de l'angoisse éprouvée reste.

Ce désarroi existentiel prend origine dans les nombreux épisodes d'intrusion ou d'effraction au cours de l'enfance et adolescence, pendant lesquels son corps traversé par l'angoisse était régulièrement intrusé : alors que Jacqueline n'obtempérait pas à la demande de l'Autre, sa mère remplissait le grand récipient métallique d'une solution énigmatique et à l'aide d'un énorme tuyau allait quérir ce qu'elle lui refusait comme « cadeau ». Et dans cette parole maternelle avouant la honte de l'image que ce nouveau-né donnait à voir, ce que ne corrigera pas l'affirmation que cette petite fille était devenue « jolie comme une poupée et sage comme une image ».

Jacqueline n'est pas structurée selon un mode de défense psychotique : l'objet n'est pas dans sa poche qui est heureusement trouée ! Le code n'est pas dissocié du message dans son discours, mais de nombreux vacillements témoignent d'une fragilité moïque où le message maternel altère le code.

Très attachée à l'image du « crépi qui fait tenir la maison », comme elle disait avec humour, et très soucieuse d'harmonie, elle est loin de toute vanité corporelle¹⁵ » qui serait impliquée dans une envie du pénis.

Cette recherche d'unité signe un accident de la traversée de la phase du miroir. Elle est liée à la difficulté de saisir son être dans aucune présence. Il s'est produit une sorte de collapsus entre les signifiants premiers et le corps. Si la structure signifiante est prise sur le corps, ce n'est pas sans l'écart d'un pari du sujet désirant de l'Autre maternel à l'égard de l'enfant. Ce un de l'unité conjugué avec le zéro de ce qui lui échappe inscrit le « un » comptable à partir duquel le sujet compte pour l'autre et se compte avec l'autre en abdiquant de l'indifférenciation harmonieuse utopique¹⁶. Renonçant difficilement à être rebelle faute d'être belle, Jacqueline est en quête de ce lieu où, comme le souligne Francis Hofstein « avec la beauté se rencontre l'être, ce lieu de castration symbolique où je n'ai rien à perdre, rien à gagner, rien à sacrifier » car, avec un sentiment prématuré d'égarement, elle s'est heurtée très tôt à l'absence, et à l'ab-sens d'objet. Cet ailleurs (du latin *alibi*) du sens est évoqué par Lacan « une vraie féminité a toujours un peu une dimension d'alibi. Les vraies femmes, ça a toujours quelque chose d'un peu égaré ». À la différence d'une hystérique selon les livres ou la littérature qui refuse toute position de semblant parce qu'elle pense s'y réduire, Jacqueline se fait facilement « l'objet » de l'Autre sans se couvrir du semblant¹⁷. Elle s'expose sans protection, espérant la rencontre d'un autre qui soutiendrait ce lieu de l'objet évidé, même si seuls des manquements peuvent permettre sa reconnaissance symbolique. Manquements comme autant de destitutions symboliques récurrentes dont l'arrêt, la sortie ne s'effectueraient que de l'écoute d'un analyste qui aura entendu, per-su l'appel de cette livre de chair.

4. La livre de chair

« Nous ne sommes objet de désir que comme corps [et] il y a toujours dans le corps, du fait de cet engagement dans la dialectique signifiante, quelque chose de séparé, quelque chose de sacrifié, quelque chose d'inerte, qui est la livre de chair » précise Lacan dans la leçon du 8

15 La clinique montre qu'à certains moments, de rupture, de deuils, le corps se défait de l'image en dévoilant ainsi « la vanité », laissant le sujet féminin sans recours imaginaire, dans cet état de détresse inaugurale dont parle Lacan : « *l'Hilflosigkeit*, la détresse, où l'homme dans ce rapport à lui-même qui est sa propre mort – mais au sens où je vous ai *appris* à la dédoubler cette année –, n'a à attendre d'aide de personne. Au terme d'une analyse didactique, le sujet doit atteindre et connaître le champ et le niveau du désarroi absolu, au niveau duquel l'angoisse est déjà une protection. [...] Il n'y a pas de danger au niveau de l'expérience dernière de *l'Hilflosigkeit*. » J. Lacan, Le Séminaire, Livre VII (1959), *L'éthique de la psychanalyse*, Paris, Seuil, 1986, p.351.

16 F. Hofstein, *L'amour du corps*, Paris, Odile Jacob, 2005, p.89.

17 Une femme occupe d'autant plus la place d'objet du désir de l'Autre qu'elle ne s'y résume pas.

mai 1963. Et, précise-t-il « Ce moment de coupure est hanté par la forme de lambeau sanglant, la livre de chair que paie la vie pour en faire le signifiant des signifiants, comme telle impossible à restituer au corps imaginaire ; c'est le phallus perdu d'Osiris embaumé¹⁸ ».

Ce « signifiant des signifiants » n'est pas du registre du métalangage, mais de ce que Freud a mis sous le vocable *Vorstellungsrepräsentanz* qui amortit (du latin *ad mortem*) le corps en en mortifiant cette part à jamais perdue. Se jeter « à corps perdu » dans des voies diverses en est un paradigme. Le sacrifice consiste à se séparer de la consistance imaginaire de l'objet et d'en accepter le lieu évidé qui fragilise l'image unifiée d'un corps. Fragilité, faille, fêlure se polarisent selon une ouverture à la lumière, « bienheureux les fêlés, car ils laissent filtrer la lumière », comme dit Michel Audiard, et une fermeture sur l'ombre.

Cette part du corps sacrifié, « prélevé sur l'être de l'organisme » s'élève selon les trois registres lacaniens (Réel, Imaginaire, Symbolique) en bouchon déboucheur ne débouchant sur rien. La cicatrice de cette chair sacrifiée sous le couteau du signifiant peut se tortiller comme la queue du lézard, une fois coupée. Mais, à la différence de ce dernier, le sujet garde un lien avec ce bout de réel, lien à cette part du vivant d'où il doit exister : tel est l'impératif éthique. Et le sujet ne cesse d'être traversé par les contorsions dont son corps est d'autant plus agité que sa parole, à son insu, n'en est pas animée.

Lorsque le rien de la Chose n'est plus cause mais appel à l'anéantissement, que se passe-t-il pour le sujet ? L'événement du corps inscrit l'impossible assumption par le sujet de sensations corporelles liées à l'effraction de l'angoisse de l'a/Autre dont les paroles restent impuissantes à endiguer la détresse du sujet, ce qui reste la règle partielle de la prise signifiante mais, au contraire, confirment cette détresse et l'alimentent. La « livre de chair » non corporéisée, dépouille du meurtre verbal (« le mot est le meurtre de la Chose ») et se momifie « en-corps ».

L'objet « a » entre ainsi en jeu dans sa fonction de bouchon non articulée à sa fonction de trou. Conjonction sans disjonction. Il ne s'agit pas pour autant de psychosomatique, qui, selon Lacan, dans la leçon du 3 juin 1964, « est quelque chose qui n'est pas un signifiant, mais qui, tout de même, n'est concevable que dans la mesure où l'induction signifiante au niveau du sujet s'est passée d'une façon qui ne met pas en jeu l'aphanisis du sujet ». Le sujet s'est éclipsé, ex-siste à l'enchaînement signifiant mais la peur de l'anéantissement, la précarité du signifiant prennent une valence particulière et font obstacle à la coupure : le sacri-fice résiste à s'entendre du côté du caractère discret du langage, « faire du sacré ».

18 J. Lacan, « Subversion du sujet et dialectique du désir » *op. cit.*, p.629-630.

Dans le cas de Jacqueline, le message altère, affecte l'encodage, le code en paralysant leur articulation. L'envol verbal fait sonner la cloche de la promiscuité avec la rencontre langagière du corps. Rencontre traumatique, « troumatique » dirait Lacan, d'autant que le relais des mots ne fait pas entendre la mutité salvatrice, mais le bruit et la cacophonie de l'altération qui les rythment en-corps.

Le signifiant, sous l'orbite de *das Ding*, en tempère l'attraction pour ne pas que le sujet s'y fracasse. Mise en orbite qui s'accompagne d'une diffraction littéraire, seuls signes en-corps que l'infans a reçu de cette Chose fictive, absolue de l'Autre. Cependant, la distance selon laquelle ils définissent la courbe orbitale reste proportionnelle au choc traumatique d'une rencontre prématurée avec ce réel inassimilable.

Le sujet ne pourra en témoigner que par ce qui, de la lalangue, filtre le discours. Sinon cela peut rester en-corps et encore faire signe sans qu'il soit possible qu'il se délivre en un dire. Dire qui attesterait de l'écho de la diffraction en-corps du signifiant et d'une trace qui fait rupture. Cependant, le mot devenu signifiant du fait de son « incarnation », de sa prise dans la chair, n'est que partiellement et partialement « meurtre de la chose ». Ce meurtre, inachevé par structure et manquement symbolique, peut, dans certains cas, laisser agoniser la Chose dans des cris qui ne peuvent s'écrire. Sinon dans une flambée poétique, se peindre en silence derrière la forme qui informe, se musicaliser en des rythmes syncopés, harmoniques, symphoniques, saccadés...

Cette langue inédite dont les vocables restent oubliés derrière les affectations tente d'enchanter la jouissance première, faute de s'en couper. C'est alors qu'un acte créateur s'impose et expose. Mais alors comment exposer sans trop s'exposer ? Pour ce qui concerne l'écriture, la difficulté réside dans le choix d'ingrédients littéraires qui engagent le sujet dans un acte d'écriture où résonne l'intime dans une extimité qui rejoint le langage commun. Mouvement musical entre un discours courant et une langue intérieure, privée.

L'oscillation entre l'Autre comme lieu du code et l'Autre lieu d'où se foment le message par concaténation déchaînée, met au pied du mur et oblige à écrire une partition dégagée de la rencontre d'un réel anéantissant.

Trop s'exposer finalement, c'est rendre présent sans représenter, pour faire entendre l'inaudible et l'indicible du côté du traumatisme et non du « troumatisme ». Le corps du langage devient langage du corps, empruntant, « empreintant » une langue incestueuse qui n'abrite pas le sujet sous le toit phallique. Traces de l'angoisse liées à une situation réelle et traumatique qui viennent en quelque sorte sceller la relation incestuelle maternelle.

5. Autrement dit

Le style d'écriture oscille entre soumission au code dans sa référence phallique, sorte de toit protecteur et une exposition où le sujet s'expose sans protection dans une sorte de traversée de la honte. Honte comme trace de cette langue incestuelle-incestueuse coupé d'une altérité.

Au premier temps de la valse
Je suis parlée déjà
Au premier temps de la valse
À ta merci, tu m'aperçois
Qui bat la mesure ?
Qui est las, mais présent ?
Et rythme notre émoi ?
Et, à ton oreille, chuchote tout bas... ?
D'un éclair, je saisis ce murmure
Pour refuser tout ce que tu m'imposes
Que me veux-tu ?
Non, tu ne jouiras pas de moi
Juste un peu
Pour impulser le temps second
Passant le troisième temps où valse
Un objet ni à toi ni à moi
D'où surgit le point d'être
Où nous abdiquons de l'extase
Pas sans restes
Qui, de la voie lactée
Se délivrent en un désastre
Désir

Dépouillée de toute pensée
Vers l'infini de l'empreinte
L'invisible lumière aveugle.
L'ombre défait l'image...
Ne sonne plus la cloche de l'idéal
Ne réfléchit plus le miroir
Un élan dionysiaque m'engage
Et, sans craindre l'œil statufiant.
Fleurit le cri qui s'écrit

6. Du corps à la toile

Dans l'acte de peindre, ce que le corps doit au réel, inatteignable mais présent, se transfère en taches de couleurs, formes, perspectives quelquefois brisées, point de fuite vers l'infini... attentes de l'accident. Lignes de coupure qui s'orchestrent ensuite par les gestes qui épousent le rythme qui s'impose. Recherche de ce vivant dont nous avons été coupés du fait d'être parlant et sexué. S'approcher sans l'atteindre mais toucher les limites de sa traçabilité. La rencontre avec la matière, le blanc de la toile, les instruments sont un moment sidérant. Traversé par des vibrations surprenantes, le corps ne devient que le passeur d'une force étrangère et inquiétante.

Ce qui anime le geste, reste oublié, s'efface sur la toile derrière la matière qui en fait signe. Des traces, de la matière, échappent à la lecture. Taches picturales qui sont signes de leur propre présence, en marge d'une littéralité. Littéralité où corps et hors corps se prolongent tout en faisant rupture.

Corps mort qui empêche les bateaux de partir à la dérive, mais aussi corps mort qui ne respire plus sous les flots qui le recouvrent. Pour que « ça » passe à travers le corps, il faut bien laisser passer, il faut bien un laissez-passer qui permette un mouvement qui laisse désespéré.

Le point d'effacement donne corps à la toile d'où surgit un appel, une rencontre avec l'invisible : sorte de catastrophe comme dirait Gilles Deleuze, pour qui l'acte de peindre ne peut être défini sans une référence à la catastrophe qui l'affecte.

7. Pour ne pas terminer

La dialectique signifiante est ordonnée à l'Autre en tant que « trésor du signifiant » ainsi qu'à l'Autre de l'expérience corporelle. Lorsque l'instance qui soutient l'ordre symbolique est singulièrement entamée, c'est-à-dire trouée au-delà de la limite imposée par l'impossible de tout dire, l'Autre du corps prend le pas. Le trou du symbolique se colore alors d'éclaboussures sanglantes, en attente d'un Autre dont l'oreille codale ou caudale serait suffisamment ouverte pour permettre le passage de la douleur au deuil.

L'entaille dans la métaphore laisse une ouverture sur ce réel enclos dans le traumatisme lié à la précocité de la découverte que Dieu est mort ainsi qu'à l'entrebâillement de ce lieu

impossible, extime du prochain qui nous montre la proximité intolérable de la jouissance. D'où féminin et/ou désir d'analyste ? Ce serait un autre chapitre.

La responsabilité du psychanalyste est grande : la traversée de l'aventure psychanalytique nécessite que son oreille soit trouée par l'ab-sens et que son regard s'absente à perte de vue pour que, de l'Autre, la barre trace la direction. Car « nous ne sommes objets du désir que comme corps. (...) Le désir reste toujours au dernier terme désir du corps, désir du corps de l'Autre¹⁹ ». À son corps défendant, de la jouissance, en son « sinthome » échouée peut, à tout moment, s'élever une tempête qui soulève les scories que le sacrifice de la livre de chair a laissé. Altérant ce lieu où, entre lettre et ordure, le désir de l'analyste opère.

Ne pouvons-nous émettre avec prudence l'hypothèse selon laquelle cette surdité, quelquefois rencontrée, serait l'écho de ce noyau fomenté à partir de ces scories ? Le laissant pris entre le désir du corps de l'autre et la référence du côté du savoir pour s'en défendre ?

Et ce, bien que pour lui, le vide de l'objet fut une évidence car très tôt il a rencontré ce trou dans l'Autre. Et, aveuglé par l'éclair du réel qui risquait de l'anéantir, une sorte de défense s'est dressé, défense où réside l'essence d'un désir « plus fort » qui s'est emparé de lui. Le désir d'analyste n'est-il pas une face du *sinthome* qu'il offre le temps que l'analysant puisse s'en passer et créer le sien²⁰ ?

Mais le reste du temps, n'a-t-il pas à trouver l'autre face de sa solution sinthomatique en tant que sujet soit dans des écrits psychanalytiques ou autres productions ?

Il me semble impératif de distinguer les deux... acte et production. L'acte comme saut dans le vide et la production témoin du sillon creusé par le tracé de la pulsion, le circuit de la demande étant épuisé.

Surdité qui, à son corps défendant, le pousse à se jeter à corps perdu...

19 Référence non retrouvée

20 « Je pense que le psychanalyste ne peut pas se concevoir autrement que comme un sinthome [...] Le Nom-du-Père, on peut aussi bien s'en passer. On peut aussi bien s'en passer à condition de s'en servir ». J. Lacan, Le Séminaire, Livre XXIII (1975), *Le sinthome*, Paris, Seuil, 2005, p.135 et 136.